

CROC-BLANC

JACK LONDON

CROC-BLANC

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Stéphane Roques



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

Titre original : *White Fang*

© Libella, Paris, 2016, pour la traduction française.

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-295-0

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

John Griffith Chaney, dit Jack London, est né en 1876 à San Francisco et connaît une enfance misérable qui le mène, dès quinze ans, à une vie d'errance. Marin, blanchisseur, ouvrier dans une conserverie de saumon, pilleur d'huîtres, chasseur de phoques avant de devenir vagabond et de connaître la prison, il accumule les expériences et adhère au Socialist Labor Party en avril 1896. La ruée vers l'or du Klondike en 1897 le compte parmi les aventuriers, mais il sera rapatrié, atteint du scorbut, sans avoir fait fortune. C'est pourtant dans le Grand Nord canadien qu'il trouve ses premières sources d'inspiration et que, la mémoire pleine de souvenirs épiques, il se lance dans l'écriture en rédigeant des nouvelles pour les grands magazines. *Le Fils du Loup*, son premier recueil de

nouvelles, paraît en 1900. Le véritable succès arrive pourtant avec *L'Appel sauvage* (aussi appelé *L'Appel de la forêt*) en 1903. *Croc-Blanc* sort en 1905 et sera à nouveau un énorme succès d'édition. Repris par sa soif d'aventures, désormais financièrement à l'aise, Jack London fait construire un bateau ultramoderne, le *Snark*, et entreprend à son bord un voyage autour du monde. Malade, obligé de s'arrêter en Australie en 1908, il rentre en Amérique sans avoir réalisé son projet et s'occupe alors de son ranch tout en continuant à militer. Atteint de maladies multiples, buvant trop, sa santé déclinant, il séjourne plusieurs mois à Hawaii et décède le 22 novembre 1916 à l'âge de quarante ans.

Stéphane Roques salue la mémoire du
« parfait magicien ès lettres » et traductions,
son maître et ami Jean-Pierre Carasso.

Note de l'éditeur
(édition Libretto n° 544)

Texte mythique et universel paru pour la première fois aux États-Unis en 1906, *Croc-Blanc* est entré dans la légende au même titre que *Moby Dick*, de Herman Melville¹. Ouvrage maintes fois adapté pour le cinéma, la traduction de Stéphane Roques, qui vous est ici livrée, dépoussière les dialogues tout en restituant une langue beaucoup plus nerveuse.

Conçu par Jack London comme un écho à *L'Appel sauvage*² publié trois ans auparavant, *Croc-Blanc* n'est plus dans cette version cet ouvrage que l'on cantonne aux rayons des livres jeunesse, mais un texte intergénérationnel qui n'a jamais mieux

1. Libretto n° 245.

2. Libretto n° 137.

parlé de la nature humaine qu'en mettant en scène un animal, en l'occurrence un jeune chien-loup, qui apprend à survivre dans ce paysage glacé et sauvage qu'est le Grand Nord.

Il sera recueilli par des Indiens qui lui donneront son nom : Croc-Blanc. Il découvre alors, auprès de ces hommes, la chaleur et la quiétude... mais aussi le goût du sang. Racheté par un homme blanc sans foi ni loi, il deviendra chien de combat et éprouvera un sentiment inconnu de lui jusqu'alors : la haine. Après bien des épreuves, il connaîtra un nouveau maître qui le sauvera de son enfer.

Jack London, tête brûlée éprise de liberté, a connu une enfance misérable et une vie d'errance qui le mena dans les premiers temps à exercer bien des métiers et connaître bien des vies. Né en 1876 à San Francisco, il fut tour à tour marin, blanchisseur, ouvrier dans une conserverie de saumon, pilleur d'huîtres, chasseur de phoques, mais également militant du parti socialiste

américain tout en prônant un individualisme forcené. Cet homme boulimique, véritable force de la nature – mort prématurément à quarante ans en 1916 –, est surtout l'un des plus grands romanciers et nouvellistes américains.

Passée à la postérité, son œuvre a frayé avec les thèmes les plus variés : le Grand Nord, le maritime, l'intime, le politique et même le fantastique... et ce n'est seulement que sur dix-sept années, entre 1900 et 1917, que furent publiés tous ses livres.

PREMIÈRE PARTIE

LA NATURE SAUVAGE

I

La piste de la viande

Une sombre forêt de sapins enserrait d'une étroite maussade le cours d'eau gelé. Les arbres avaient été dépouillés par un coup de vent récent de la couche de givre qui les blanchissait et semblaient s'incliner les uns vers les autres, noirs et menaçants, dans la lumière blafarde. Un vaste silence régnait sur le paysage. Le paysage lui-même n'était que désolation, sans vie, sans le moindre mouvement, si solitaire et glacé que le sentiment qui s'en dégagait n'était même pas la tristesse. Quelque chose en lui laissait pressentir un rire, mais un rire plus terrible qu'aucune tristesse – un rire aussi vide de joie que le sourire du Sphinx, un rire froid comme le givre et teinté de ce qu'il y a de sinistre dans l'infailibilité. C'était l'incommunicable et magistrale sagesse de l'éternité riant de la futilité de

la vie et de son effort. C'était la Nature inexplorée, sauvage, la Nature au cœur glacé des territoires du Nord.

Elle était là pourtant, la vie, lancée comme un défi à travers l'immensité. Au long du cours d'eau gelé peinait un attelage de chiens-loups. Leur pelage hérissé était blanchi de givre. Leur haleine gelait dans l'air au sortir de leur gueule, formant de petits plumets d'écume vaporeuse qui se déposaient sur les poils de leur fourrure où ils se muaient en cristaux de glace. Les chiens étaient harnachés de cuir et attelés par des traits à un traîneau qu'ils tiraient derrière eux. Le traîneau n'avait pas de patins. Il était fait de robuste écorce de bouleau et reposait de toute sa surface sur la neige. L'avant était relevé en arc de cercle de manière à tasser et à refouler la neige molle qui se soulevait telle une vague devant lui. Sur le traîneau, solidement ficelée, il y avait une boîte longue et étroite. Il y avait aussi quelques objets – des couvertures, une hache, et encore une cafetière et une poêle à frire ; mais ce qui

s'imposait à la vue, occupant presque tout l'espace, c'était la boîte longue et étroite.

Précédant les chiens, chaussé de larges raquettes, un homme avançait péniblement. À l'arrière du traîneau s'échinait un deuxième homme. Dans la caisse gisait un troisième, qui avait fini de s'échiner – un homme que la Nature sauvage avait vaincu et sur lequel elle avait fait pleuvoir les coups jusqu'à ce qu'il ne puisse plus jamais se mouvoir ni se débattre. Car elle n'a pas le goût du mouvement. La vie lui porte atteinte, parce que la vie est mouvement et que la Nature cherche toujours à détruire le mouvement. Elle fait geler l'eau pour l'empêcher de couler jusqu'à la mer ; elle chasse la sève hors des arbres afin de les geler jusqu'au cœur de leur masse imposante ; et avec la plus terrible férocité, elle s'acharne contre l'homme pour l'écraser et le soumettre – lui qui est la plus turbulente des formes de vie, en perpétuelle révolte contre la loi édictant que tout mouvement doit inévitablement aboutir à la cessation du mouvement.